

RIMES D'AUTOMNE

A MADEMOISELLE ROSE-ANNA L....

—O nature ! pourquoi ces splendeurs automnales,
Te préparerais-tu pour quelques saturnales ?

Pourquoi ces habits fins, ce solennel décor
D'émeraude tout pâle et de pourpre, puis d'or ?

Est-ce pour le départ de qui t'a fécondée
De l'amant inconstant qui t'a seul possédée ?

—Comme la poitrine allant vers le tombeau,
Qu'un rayon de santé guide—brillant flambeau !—

Je meurs en souriant, belle, fraîche, pimpante
Vidant avec transport ma coupe de népenthe.



CHEZ NOS AINÉS

"Quand on est apte à ça, on est apte à tout."

Cette réflexion, beaucoup plus profonde qu'euphonique, terminait l'autre jour par un immense éclat de rire une discussion sur les aptitudes variées, universelles de nos compatriotes.

Un Français, peu indulgent envers les liaisons dangereuses, termina le débat en déclarant qu'il ignorait les beautés de la langue micmaque, qu'un peuple qui joignait à des qualités incontestables l'avantage d'être à la fois *taptaga* et *taptatou* devait être bien près de friser la perfection au risque de la rendre suspecte à M. Robillard, et que cette phrase à elle seule prouvait surabondamment l'étonnante diversité du talent canadien.

L'auteur de la cacophonie en question avait cité plusieurs faits à l'appui de la thèse qu'il soutenait et qui était la bonne à mon sens. Nous descendons d'une race qui n'est pas, tant s'en faut, la plus sotte de l'univers. Les conditions de notre existence, notre éloignement des grands centres intellectuels, l'absence presque complète chez les nôtres de ces fortunes colossales qui permettent à plusieurs générations d'une même famille de consacrer exclusivement à l'étude des arts et des sciences les heureuses facultés que l'atavisme développe de plus en plus, le manque d'écoles, de musées, de bibliothèques, de monuments qui puissent entretenir le goût, créer des vocations, tenir l'intelligence en éveil en mettant à la portée de tous les résultats des recherches, des collections et des travaux d'une longue suite de devanciers, l'éparpillement d'une population peu nombreuse disséminée sur un vaste territoire, les lacunes regrettables qui interrompent la chaîne des traditions scientifiques, littéraires et artistiques, les tyranniques exigences du *primo vivere*, tels sont les obstacles qui se dressent devant nous et ils sont plus que suffisants pour expliquer notre infériorité relative.

Ceux qui se rendent compte de ces inconvénients sont parfois portés à croire que dans ces conditions il est impossible de conserver chez nous, même à l'état latent, les aptitudes qui font la gloire des nations mieux favorisées que la nôtre. Ils se demandent de bonne foi si nous devons entamer la lutte, si la partie n'est pas trop inégale et si les difficultés que nous avons à vaincre ne nous autorisent pas à nous laisser distancer davantage.

D'autres vont jusqu'à nous reprocher de ne pas avoir chez nous des monuments qui existaient ailleurs bien avant la découverte du Canada.

Les fondateurs de la nationalité canadienne-française étaient tous des héros sans le sou. Tous méritaient une statue, aucun d'eux n'avaient le moyen de se payer une pierre tumulaire.

Ils combattaient les Iroquois ; leurs descendants combattent la misère avec assez de succès pour se multiplier rapidement, avec trop peu d'éclat pour pouvoir hérissier de statues un sol encore imparfaitement défriché.

Il faut en prendre son parti : Nous manquons ici de tout ce qui, chez nos aînés, entretient le feu sacré ; nous n'avons pas même un public appréciateur. Cela doit être et cela sera encore d'ici à longtemps.

Ici, pas de classe opuleusement oisive, capable de payer au génie artistique le tribut nécessaire à sa subsistance.

Il en serait peut-être autrement si toute la population française du Canada était groupée dans une seule ville, et même alors elle ne dépasserait pas beaucoup la moitié de la population parisienne, mais tant que nos groupes épars, séparés par des centaines de lieues, se livrent isolément et simultanément à l'intéressante occupation qui consiste à tirailler l'appendice caudal de Sa Majesté Satan, les artistes égarés dans nos parages seront obligés de leur prêter main-forte.

S'en suit-il qu'il y ait chez nous absence complète de sens artistique ? Pas le moins du monde.

Le goût n'est pas cultivé. En ce qui concerne le théâtre, il est faussé par les cabotins de langue anglaise qui sont à peu près les seuls représentants de l'art dramatique en ce pays.

Cependant, les succès remportés par quelques-uns des nôtres à l'étranger prouvent qu'il y a de l'étoffe chez nous, et de l'étoffe du pays par-dessus le marché.

L'Albani, Lavallée, Desève, Hébert, Fréchette, et autres, ont prouvé que l'intelligence du Canadien est plus vaste que le champ ouvert à son activité.

Je m'abuse peut-être, mais il me semble que la condition exceptionnelle dans laquelle nous nous trouvons nous offre, à côté des inconvénients que j'ai signalés, certains avantages propres à multiplier nos facultés intuitives.

Les vastes horizons, le besoin d'observer, cet air de liberté que l'on respire dans toutes les parties de l'Amérique sous quelque forme gouvernementale que l'on cherche à déguiser des institutions aussi démocratiques que nos mœurs sont égalitaires, la confiance en soi-même, la nécessité de la lutte pour l'existence et la conviction intime que le travail intelligent peut aplanir tous les obstacles : voilà ce qui a déterminé certaines vocations artistiques que les connaisseurs étaient à cent lieues de rêver.

"Notre pays nous offre un théâtre trop restreint," il n'a pas voulu être le premier à nous connaître, se sont dit nos compatriotes qui sentaient en eux l'étincelle du feu sacré. "Nous le ferons connaître ailleurs, et il nous connaîtra plus tard. Le monde pour arène, la gloire de notre pays pour but et le travail comme moyen."

Et ils sont partis pour la Ville-Lumière, qui, depuis quelques années, devient plus que jamais la Mecque de tous les Canadiens fanatisés par une louable ambition. Ils y ont puisé des connaissances qu'ils n'auraient jamais pu se procurer ici. Encouragés par leur exemple, plusieurs jeunes peintres et musiciens les ont suivis.

Les médecins ne sont pas restés en arrière et, depuis quelques années surtout, plusieurs spécialistes canadiens sont revenus, après avoir suivi avec succès les cours des plus célèbres médecins de la faculté de Paris. Citons les docteurs Fouché, Desjardins, Brodeur, Chrétien Zaugg.

Ce dernier, reçu médecin en 1881, partit immédiatement pour Paris où il suivit les hôpitaux pendant un an. Après avoir fait ce stage, il fut nommé chef de clinique chez M. de Weker. En 1889, il revint au Canada, et six mois après il était rappelé par M. de Weker. Chef de clinique chez le docteur Chatellier, pour les maladies des oreilles, du nez et de la gorge, pendant plusieurs années, il fut nommé à l'Hôtel-Dieu pour les affections des yeux, des oreilles et de la gorge, en juin 1891.

Le docteur Hormidas Brodeur a aussi passé trois ans à Paris. Il a suivi les cours de Guyon pour les maladies des voies urinaires, etc., de Bernier et de Brock, sur les maladies de la peau. Il a aussi passé six mois en Allemagne à suivre les grands maîtres et nous est revenu au mois de juillet dernier.

Actuellement, Paris compte toute une colonie de médecins canadiens qui suivent les cliniques des principaux hôpitaux. Les malades viennent

de très loin pour se faire traiter à Paris, ce qui permet aux médecins d'étudier sous les grands maîtres des cas pathologiques très intéressants.

Ce n'est pas la vie de bohème que nos Canadiens vont chercher là. Tous travaillent sérieusement et ont le bon esprit de profiter de leur séjour à Paris pour s'instruire au lieu de passer leur temps à s'amuser.

L'un d'eux doit nous revenir vers le 15 novembre. Je veux parler du docteur Lespérance, qui a laissé d'excellents souvenirs à Montréal. En voilà encore un qui n'aura pas perdu son temps.

Il a fait ses études médicales à l'Ecole de Médecine et de Chirurgie de Montréal, et en 1886 il recevait son diplôme de Médecin et de Maître en Chirurgie. Après une année de pratique aux Etats Unis, il revint à Montréal et fut nommé interne à l'Hôtel-Dieu, où il demeura un an.

La même année l'Ecole de Médecine le choisit comme démonstrateur d'anatomie et vers le même temps le chargea de faire des conférences sur l'histologie. Il occupait encore ces deux chaires trois ans plus tard, lorsqu'après avoir pratiqué pendant deux ans à Montréal, il partit pour Paris au mois d'avril 1889.

Il a recommencé toutes ses études et subi seize examens avec beaucoup de succès dans l'espace de dix-huit mois. Externe dans plusieurs des hôpitaux de Paris, il a suivi les cours des grands maîtres de l'art. Le Dr Lespérance joint à un grand amour du travail des talents de premier ordre. Il a passé son dernier examen le 23 juin et n'a plus qu'à produire sa thèse, qu'il présentera le 1er novembre prochain. Après cette dernière épreuve, à laquelle il s'est préparé avec tout le soin possible, il nous reviendra avec le titre de docteur en médecine de la faculté de Paris.

Ce sera un de plus à ajouter à la brillante phalange des médecins consciencieux qui ne se sont pas contentés de leur brevet, mais qui consacrent toute leur vie à approfondir les secrets de l'art si éminemment utile qui permet à l'homme de soulager et de guérir son semblable.

On a beau blaguer la médecine et les médecins, ils sont bien rares ceux qui ne les prennent pas au sérieux lorsque la maladie amène la réflexion.

Les connaissances théoriques et pratiques, puisées au prix de lourds sacrifices à la source même où président les sommités de la science médicale, sont justement appréciées à Montréal, et le Dr Lespérance pourra compter à son retour sur une excellente clientèle.

Le Dr de Martigny doit être actuellement à Paris, et le Dr Chevrier, l'un des collaborateurs du MONDE ILLUSTRE, y poursuit aussi ses études médicales qui, je l'espère, ne lui feront pas oublier les Muses.

Je constate avec plaisir que notre jeunesse canadienne comprend de mieux en mieux l'utilité de poursuivre ses études à Paris. Ceux là même qui ne peuvent se procurer cette satisfaction retireront quelque avantage de l'expérience acquise par leurs camarades mieux favorisés par le destin.



BIBLIOGRAPHIE

Le Père Lacordaire et les jeunes gens, lecture faite au Cercle Ville-Marie, de Montréal, par le Rév. Père Babonneau des Frères Prêcheurs : in-12, de 60 pages ; Éusèbe Sénécal & Fils, éditeurs.

De nos jours où il s'imprime un nombre si considérable de livres, brochures et publications diverses, tant de pages frivoles, d'une lecture vaine et aride, nous passent sous les yeux, comme à notre insu, que notre étonnement est vif, notre reconnaissance sincère, lorsqu'une œuvre d'un mérite réel vient tout d'un coup solliciter notre attention. Noyés presque par le flot envahisseur de tant de littérature indigeste, nous bénissons la rencontre d'un tel ouvrage, comme le voyageur exténué celle d'une oasis rafraîchissante parmi les sables du désert.

C'est absolument le cas pour l'opuscule tout à